

Minorisées ?

Populations stigmatisées, enjeux et formes de re-connaissance en France

Strasbourg, 24 et 25 novembre 2022

Maison interuniversitaire des sciences de l'homme d'Alsace

Résumé

En France, la question des groupes minorisés semble plus instrumentalisée que véritablement posée. Elle peine à trouver droit de cité, tant dans les espaces publics qu'académiques. Dans les deux cas, le spectre du « communautarisme » menaçant l'indivisibilité de la République est agité dès lors qu'il s'agit de faire droit aux expériences quotidiennes, au point de vue ou à la parole de ces populations diversement stigmatisées. Ces journées leur sont consacrées. Elles questionnent les enjeux et les formes de leur re-connaissance en France. Cette idée composée implique tout à la fois de connaître et de reconnaître, non pas tant une différence qu'une importance sociale. Sociologues, anthropologues, historiennes et historiens engageront le débat. Souvent, il implique d'avoir recours à des concepts issus d'autres mondes académiques. Qu'il s'agisse des *racial*, *postcolonial*, *decolonial*, *gender* ou *queer studies*, ces emprunts ne vont pas de soi en France, où ils révèlent nombre d'enjeux de pouvoir au cœur des différentes manières de faire savoir.

Coordination scientifique

Jérôme Beauchez

Hanane Karimi

Laboratoire interdisciplinaire en études culturelles (LinCS)

Institut d'études avancées de l'Université de Strasbourg (USIAS)



InSHS



Minorisées ?

Populations stigmatisées, enjeux et formes de re-connaissance en France

Les minorités n'existent pas en tant que telles, mais apparaissent dans le regard des groupes majoritaires qui leur assignent des positions aussi subalternes qu'affublées de stigmates. Ceux-ci croisent de diverses manières les variables du « genre », de la « classe » et de la « race » afin d'alimenter les sociodynamiques de la stigmatisation qui produisent la subalternité de celles et ceux que l'on traite avec méfiance, défiance ou mépris.

Un savoir minoritaire ?

En France, cette question des groupes minorisés semble plus instrumentalisée que véritablement posée. Elle peine quoi qu'il en soit à trouver droit de cité, tant dans les espaces publics qu'académiques. Dans les deux cas, le spectre du « communautarisme » menaçant l'indivisibilité de la République est agité dès lors qu'il s'agit de faire droit aux expériences quotidiennes, au point de vue ou à la parole des groupes minorisés. Celles et ceux qui s'y emploient dans la recherche française puisent dans des œuvres aussi fondatrices et diverses que celles de Frantz Fanon, Edouard Glissant, Michel Foucault, Monique Wittig, Christine Delphy ou Collette Guillaumin (pour ne citer que ces exemples). Mais bien souvent, leurs outils conceptuels sont issus d'autres traditions épistémologiques ; ils ont été forgés dans le mouvement global du *cultural turn*, depuis l'émergence des *cultural studies* au milieu de la décennie 1960 jusqu'aux dernières déclinaisons des *gender*, *LGBTQ*, *postcolonial*, *decolonial*, *ethnic* et *racial studies* (là encore, ce ne sont jamais que des exemples parmi d'autres).

À quel prix l'importation de ces formes de connaissance est-elle (im)possible en France ? S'il reste lui aussi minoritaire, un espace académique comme celui des *French cultural studies* s'est développé et peu à peu structuré dans les universités anglo-saxonnes ; autant de lieux de formation et de publication de la recherche, où nombre de questions sont posées à propos des groupes minorisés et des frontières politiques ou symboliques qui sillonnent le *socius* français. Or, en France, force est de constater que la légitimité académique de ces formes de re-connaissance – croisant les disciplines et les regards – continue de faire question, voire scandale, en marge d'un mouvement global des sciences humaines et sociales qui ne laisse pas de susciter nombre de crispations et de méfiances.

Les conditions d'une intelligence collaborative et engagée

La visée de ces journées dédiées aux populations minorisées, aux formes et aux conditions de leur re-connaissance en France, est de débattre plutôt que de répondre aux questions qui viennent d'être soulevées. Car c'est en passant outre les dénis et autres replis diversement motivés que l'on se donnera les moyens d'identifier, puis de dépasser nombre d'obstacles. Inséparablement épistémologiques et politiques, ils nous empêchent de penser les nouvelles formes de re-connaissance indispensables à la compréhension, comme à l'imagination d'un *socius* français encore trop souvent déterminé par les conceptions d'un « centre » normalisateur, sinon intégrateur des « périphéries ».

Une part non-négligeable des chercheur.e.s qui investissent et reconnaissent une importance sociale à ces questions sont, d'une manière ou d'une autre, des intellectuel.le.s organiques. C'est-à-dire, avec Antonio Gramsci, qu'ils et elles sont partie prenante, pour ne pas dire organiquement attachés aux groupes dont il ne s'agit pas de produire une étude distanciée ; l'idée est plutôt d'élaborer une intelligence à la fois collaborative et engagée. Un tel positionnement peut être aussi critique que critiqué. Car à ces volontés de faire savoir à nouveaux frais, les zéloteurs de l'objectivité opposent la nécessité d'une distance doublée d'une « neutralité axiologique » seules capables de préserver la science des risques du militantisme. Dans le débat intellectuel français, les *cultural studies* anglo-saxonnes en sont venues à concentrer ce type de réserves, ou de craintes. Tant et si bien que ce courant de recherche a récemment été identifié comme la principale source du « wokisme ». Importé des universités étasuniennes, l'« éveil » prôné se confondrait avec la défense systématique des minorités, jusqu'à menacer l'universalisme dont la France constituerait un pilier.

Par-delà bien et mal, ou bon et mauvais, nos échanges ont vocation à s'inscrire dans un questionnement de fond sur ces manières de faire savoir et sur les formes de re-connaissance dont elles constituent le creuset. Au-delà des certitudes bien arrêtées, l'enjeu est de partager nos doutes et de les constituer en moteur d'une avancée vers des sciences sociales plus « publiques », *i.e.* capable de transcender les murs de nos universités et d'appartenir davantage à celles ou ceux dont elles parlent. Tout cela commence assurément par la reconnaissance des chercheur.e.s – vis-à-vis d'eux-mêmes, comme de celles ou ceux qui ont pavé leur voie. C'est à ce type de réflexivité que les prises de paroles seront dédiées ; aussi bien celles des chercheur.e.s que celles de leurs interlocuteur.e.s, dont le rôle lors de ces journées participera pleinement de l'élaboration d'un savoir partagé.

Informations pratiques

Les débats auront lieu les **24 et 25 novembre 2022** dans la salle de conférence de la Maison interuniversitaire des sciences de l'homme d'Alsace (Misha, 5 allée du Général Rouvillois, 67083, Strasbourg, France).

Pour en savoir plus : <https://www.misha.fr/misha/informations-pratique>

L'entrée est libre dans la limite des places disponibles. Les personnes intéressées devront s'inscrire avant le 18 novembre 2022.

Contact: lincs@misha.fr

Programme

Nos rencontres s'articulent autour de trois thématiques qui sont autant de reflets des recherches présentées. Si un temps de parole conséquent est réservé à chaque discussion, c'est pour qu'aucune ne soit un monologue ; toutes sont ouvertes aux personnes qui viendront non pas seulement écouter, mais échanger.

Jeudi 24 novembre – Salle de conférence, Misha

09h30-10h00 : Accueil des participant.e.s

Constituer : l'« autre » comme représentation et comme sujet

L'« autre » est d'abord une représentation. Elle est constituée par celles ou ceux qui le désignent comme tel au nom d'une majorité fondatrice d'un *socius*, dont les figures de l'altérité tracent les frontières. C'est là, en France comme ailleurs, que se concentrent les critiques et que les débats s'agitent au sujet de tous ces *vis-à-vis* diversement minorisés, auxquels la qualité de sujet – pensant, agissant – est régulièrement déniée. Marwan Mohammed et Rachida Brahim ouvriront le débat en nous proposant d'entrer dans les arcanes de ces expériences où l'« autre » apparaît au travers de sa racialisation, de sa déviance supposée, de sa pénalisation et d'une certaine violence – celle qu'on lui prête, pour mieux cacher celle qu'on lui fait.

10h-11h15 : Marwan Mohammed, « Penser la question raciale, la délinquance et la pénalité avec Michel Foucault et Stéphanie Saint-Clair »

11h15-11h45 : Pause-café

11h45-13h : Rachida Brahim, « Après la morsure. Vers une psychanalyse décoloniale »

Exprimer : les manques, les mots, les morts

Avant même d'en faire l'histoire, comment dire ou exprimer les mémoires des populations aussi minorisées que stigmatisées ? Dans les couches grises du déni mêlé d'oubli se forment les strates mémorielles d'un *passé qui ne passe pas*, parce qu'il ne se dit pas ; ou pas facilement. Entre mémoires manouches et mémoires de la traite transatlantique, ce sont les expressions autant que les traductions de deux crimes contre l'humanité – l'esclavage et le génocide nazi – que Siv Lie et Maboula Soumahoro ont entrepris d'interroger. Aux prises avec l'histoire des groupes minorisés en France, leurs questions prennent des routes transatlantiques croisées pour se rencontrer au cœur d'un même sujet et de ses traumas.

14h30-15h45 : Siv B. Lie, « Composer avec les absents ? Du trauma à l'expression du génocide par les musiciens manouches français »

15h45-16h00 : Pause-café

16h-17h15 : Maboula Soumahoro, « La traduction comme pratique afro-diasporique, ou comment Saidiya Hartman m'a parlé »

Vendredi 25 novembre – Salle de conférence, Misha

09h30-10h00 : Accueil des participant.e.s

Exhumer : traces, indices et marques des mémoires empêchées

Dans le prolongement des questions posées la veille, il s'agira d'interroger à nouveaux frais les histoires comme les mémoires des groupes minorisés dans la composition du *socius* français. Qu'est-ce qui tient lieu d'archive et quels sont les non-lieux, ou les non-dits de ces récits souvent placés sous le signe de l'absence ? Si cette dernière renvoie aussi bien à ce dont on ne se souvient pas qu'à celles ou ceux qui ne seraient de nulle part – ni d'*ici*, ni de *là-bas* – comment composer des histoires suffisamment partagées pour leur donner une place sans la leur assigner ? Autant de questions que posent chacun à leur façon Reza Zia-Ibrahimi, Ahmed Boubeker et Sam Bourcier. Tous exhument les traces, les indices et les marques de ces mémoires empêchées que portent nombre de groupes minorisés, de France ou d'ailleurs.

10h-11h15 : Reza Zia-Ebrahimi, « Antisémitisme et islamophobie : deux signifiants pour une histoire du mépris »

11h15-12h30 : Ahmed Boubeker, « Dénis de mémoire et dénégation de l'ethnicité. Les non-lieux de l'immigration postcoloniale en France »

12h30-13h30 : Pause-déjeuner

13h30-14h45 : Sam Bourcier, « Dans le vif de l'archive : faire sens des mémoires transféministes et queer ? »

14h45-15h30 : Synthèse. Ouvrir les voies d'une re-connaissance partagée ?

Intervenant.e.s

Ahmed Boubeker est sociologue. Professeur à l'Université de Saint-Etienne, il est l'auteur d'ouvrages fondateurs pour la socio-histoire des immigrations en France. Il a publié, avec Abdellali Hajjat, *Histoire politique des immigrations (post)coloniales : France, 1920-2008*, Paris, Éditions Amsterdam, 2008.

Sam Bourcier est sociologue, militant queer et maître de conférences à l'Université Lille-III. Il a publié *Queer Zones. La trilogie*, Paris, Éditions Amsterdam, 2021.

Rachida Brahim est sociologue et historienne. Chercheure associée à l'Unité de Recherche Migrations et Société (URMIS), elle est l'autrice de *La race tue deux fois. Une histoire des crimes racistes en France (1970-2000)*, Paris, Éditions Syllepse, 2020.

Siv B. Lie est ethno-musicologue et professeure assistante à l'Université du Maryland, College Park. Elle est l'autrice de *Django Generations: Hearing Ethnorace, Citizenship, and Jazz Manouche in France*, Chicago, The University of Chicago Press, 2021.

Marwan Mohammed est sociologue, chargé de recherche au CNRS et membre du Centre Maurice Halbwachs. Il est l'auteur, avec Abdellali Hajjat, d'*Islamophobie. Comment les élites françaises fabriquent le « problème musulman »*, Paris, La Découverte, 2022 (3^{ème} édition).

Maboula Soumahoro est angliciste. Maîtresse de conférences à l'Université de Tours, elle a publié *Le Triangle et l'Hexagone. Réflexions sur une identité noire*, Paris, La Découverte, 2020.

Reza Zia-Ebrahimi est historien. Professeur au King's College de Londres, il est l'auteur d'*Antisémitisme et islamophobie. Une histoire croisée*, Paris, Éditions Amsterdam, 2021.